REVUE
DES
ÉTUDES ISLAMIQUES

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Tome XXXII — ANNÉE 1964

CAHIER I — MÉMOIRES

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, Rue Vavin, 12

1965

LA PSYCHOLOGIE DES GRANDS ENNEMIS DU PROPHÈTE

Lorsque je m'occupais de la biographie du Prophète et de la traduction du Saint Qur'ān — toutes deux publiées en 1959 — j'ai dû me poser à maintes reprises la question : Pourquoi cette personne agit-elle ainsi ? Parfois j'ai eu la chance de tomber sur certains faits qui me parurent jeter quelque lumière sur les obscurités qui me gênaient. Je les réunis ici. A ma connaissance, c'est là un travail de pionnier, avec ses défauts inévitables, et les connaissances de nos lecteurs enrichiraient certainement les maigres données que je leur soumets bien modestement.

L'abondance relative du matériel mise à part, il y a une autre raison qui a pesé sur le choix de mon sujet, la psychologie des ennemis les plus acharnés du Prophète de l'Islam. En effet il est facile de se rendre compte que les prétentions de quelqu'un à la royauté suscitent de nombreuses jalousies parmi ses contemporains. Mais un réformateur spirituel, un prophète ne cherche en principe à enlever quoique ce soit à personne, ni à s'imposer. Au contraire son but unique reste le bien-être de tout le monde, sans chercher aucune récompense, matérielle ou autre. Je ne doute pas que les prophètes de l'antiquité pré-islamique ont rencontré les mêmes réactions au sein de leurs peuples respectifs que Muhammad chez les Arabes.

Abrégeons cette introduction et venons-en au sujet lui-même. Les ennemis sont parfois déclarés et parfois dissimulés en amis. C'est pourquoi nous parlerons de certains non-Musulmans tout comme de ceux qu'on nomme à juste titre hypocrites. Dans la première catégorie, il y a de proches parents tout comme des étrangers, des idolâtres arabes tout comme des Judéo-Chrétiens. Nous n'avons pas l'intention d'épuiser la liste, mais de parler, à titre d'exemple seulement, de quelques-uns des représentants de chaque espèce.

Abû Lahab.

Un des grands ennemis du Prophète, Abû Lahab, ne fut autre qu'un oncle paternel de Muhammad. La tradition sociale en Arabie voulait qu'on se solidarisât avec les membres de la tribu, dans le bien comme dans le mal, et qu'on soutînt un parent, même s'il avait agi injustement et en oppresseur. En outre, jusqu'avant sa mission réformatrice, Muhammad se distinguait par sa bienveillance envers tous, par le respect pour les personnes âgées, la miséricorde envers les jeunes, la charité envers les besogneux.

Pourtant lorsque Muhammad réunit une assemblée familiale — avant même de commencer une activité publique — et déclencha son œuvre par l'exécution de l'ordre divin (*Qur'ân*, 26, 214) : « et avertis ton clan le plus proche », la seule personne qui se leva pour s'y opposer et bondit même sans hésiter un seul instant, fut cet Abû Lahab (Balâdhurî, *Ansâb*, I, 118-9). Son opposition ne diminua jamais, mais grandit chaque jour jusqu'à sa mort. Pourquoi cela ? Pourtant il y a des récits (cf. Ibn Habîb, *Muhabbar*, p. 137 ; *Dîwân* de Hassân ibn Thâbit, poème 39 note, p. 51-57) qui laissent croire qu'Abû Lahab était un homme généreux, sociable, au cœur large. Le récit suivant semble important pour notre question :

Dans ses *Ansâb* (I, 130-131), al-Balâdhurî rapporte : « Un jour Abû Lahab et Abû Tâlib eurent de vives altercations et Abû Lahab renversa par terre Abû Tâlib, s'assit sur sa poitrine et se mit à le gifler. Lorsque Muhammad le vit, il ne put s'empêcher de saisir Abû Lahab par la partie supérieure d'un de ses bras et de le jeter par terre. Alors Abû Tâlib monta sur sa poitrine et commença à le frapper au visage. A cela Abû Lahab s'adressa à Muhammad : il est ton oncle, de même que je suis ton oncle. Pourquoi tu as fait cela avec moi ? Par Dieu, mon cœur ne t'aimera jamais. »

La source ne précise pas la date, ne donne pas non plus d'autres détails. Mais il est évident qu'il s'agit d'une époque où les deux frères étaient encore jeunes, et Muhammad lui-même en bas âge.

Abû Jahl.

Le Prophète l'appelait « le Pharaon de notre époque » (Balâdhurî, *op. cit.*, I, 298, 299, e.a.). Son teknonyme était Abû l-Hakam (père de la sagesse — en Islam il est devenu Abû Jahl : père de l'ignorance). Au conseil municipal de la Mecque, seuls avaient le droit d'assister aux délibérations ceux qui étaient âgés de 40 ans ou plus. Abû Jahl y fut admis dès l'âge de 30 ans «pour la sagesse de ses opinions » (Ibn Duraid, *Ichtiqâq*, p. 97). A son tour, Ibn Habîb (*Munammaq*, Ms. à Lucknow, p. 296) le cite parmi les Mecquois célèbres pour leur générosité et (p. 271-2), à titre d'exemple, raconte que dans une année de disette les pèlerins, sans distinction de tribu ni de classe « entraient dans une grande maison, à grand luxe, possédant deux entrées différentes, et y voyaient quelqu'un assis sur un sofa, brunâtre, avec peu de poils aux joues, un visage au teint brillant, portant un habit noir, avec un bâton dans la main. Là il y avait de grandes écuelles de couleur cendrée, contenant le foie et la bosse de chameau. Le narrateur, originaire de la tribu Sulaym, continue : « Nous étions les premiers à y entrer et les derniers à en sortir. Je me suis rassasié avant mon frère. Donc je lui dis : Lève-toi ; que Dieu ne rassasie jamais ton estomac ! Alors la personne sur le sofa leva la tête et prononça : Non, personne ne doit s'en aller avant d'être rassasié, car on n'a préparé le repas que pour manger. J'ai remarqué alors qu'il louchait. Nous sortîmes de l'autre porte, et là nous vîmes d'autres chameaux abattus. A notre question, on nous dit qu'il s'agissait également du repas général et que le maître s'appelait 'Amr ibn Hichâm Abû l-Hakam ».

Lui non plus ne put s'entendre avec le Prophète. Pour expliquer cette contradiction, on pourra peut-être s'intéresser aux deux récits que voici :

a) Un jour le Prophète était assis dans la cour de la Ka'ba, en compagnie d'Abû Bakr, de 'Umar et de Sa'd ibn Abî Waqqâs, et voilà qu'un Yéménite de la tribu de Zabîd se rendit

devant la Ka'ba et commença à se plaindre à haute voix : « O gens de Quraych ! Comment espérez-vous que les denrées et les marchandises vous viennent alors même que vous opprimez les importateurs ? » On ne se soucia guère de lui. De groupe en groupe, il parvint là où le Prophète était assis avec ses compagnons. Muhammad lui demanda : « Qui t'a opprimé ? » Le Yéménite répondit : « Abû l-Hakam ; il a voulu acheter trois chameaux, les meilleurs que je possède, et comme je n'ai pas consenti à les vendre à perte, personne ne veut plus les acheter, par égard pour lui. Il a coulé mes affaires qui ne marchent plus, et m'a causé ainsi du tort. » Le Prophète dit : « Où sont les chameaux ? » — « Les voilà près d'al-Hazawwara » dit le Yéménite. Le Prophète les lui acheta, puis revendit deux d'entre les (trois) chameaux au prix que le Yéménite lui demandait pour tous les trois ; ensuite il revendit le troisième et remit son prix comme cadeau au profit des veuves du clan de 'Abd al-Muttalib. Abû Jahl était présent dans un coin du marché, ne prononçant pas un mot. Le Prophète s'avança vers lui et dit : « O 'Amr, garde-toi de faire de nouveau ce que tu as fait avec ce Bédouin ! Sinon tu verras de ma part ce qui ne te plaira pas. » Abû Jahl continua à répéter la réponse : « Je ne le ferai plus ô Muhammad ! » Lorsque le Prophète quitta le lieu, Umayya Ibn Khalaf et les autres polythéistes présents se rendirent devant Abû Jahl et lui dirent : « Tu t'es comporté si humblement devant Muhammad qu'on croirait que tu veux le suivre. » Lui de répondre : « Jamais je ne le suivrai ; je me suis humilié en voyant sa magie : en effet il y avait à sa droite et à sa gauche des gens avec des lances qu'ils brandissaient contre moi ; et si je l'avais contrarié, ç'eut été chose faite » (Balâdhurî, *Ansâb*, I, 130).

b) On rapporte qu'un homme de la tribu d'Arâcha vint à la Mecque avec ses chameaux. Abû Jahl les acheta, mais retarda le paiement. Cet homme se rendit dans le club (*nâdi*) des Quraychites et dit : « O gens de Quraych, je suis un étranger, en route. Abû l-Hakam m'a acheté des chameaux, mais retarde le paiement et m'immobilise, ce qui me fait du tort. N'y a-t-il pas quelqu'un parmi vous pour venir avec moi et en obtenir ce qu'il me doit ? » Le Prophète était assis dans un coin de la cour de la Ka'ba. On répondit au commerçant, en plaisantant : « Tu vois l'homme qui est assis là-bas ? Vas-y, il est capable de prendre pour toi ce qui te revient en droit ». Le commerçant se rendit devant le Prophète et lui dit : « O Muhammad, je suis un étranger ». Puis il lui raconta son histoire. Le Prophète se leva en sa compagnie et alla frapper à la porte de la maison d'Abû Jahl. Celui-ci demanda de l'intérieur : « Qui est là ? » Le Prophète répondit : « C'est moi, Muhammad fils de 'Abdallâh ; viens ici me voir. » Il ouvrit la porte et sortit. Alors le Prophète lui dit : « Paie à cet homme ce qui lui est dû. » Il dit : « Oui. » Le Prophète dit : « Mais je ne pars pas avant que tu ne le lui rendes. Il entra alors dans la maison, apporta ce qu'il devait à l'étranger, et le lui versa. Après cela le Prophète s'en alla. Quant au commerçant, il revint au club des Quraych et dit : « Que Dieu récompense Muhammad en bien ! Car il m'a fait recouvrer mon droit avec la plus grande facilité. » Puis il repartit. Après quoi Abû Jahl vint au club, et les gens lui dirent : « Qu'est ce que tu as fait ? Par Dieu, nous n'avons envoyé cet homme à Muhammad qu'en nous moquant de lui. » Abû Jahl répondit : « Laissez-moi donc. Par Dieu, aussitôt qu'il frappa à ma porte, j'en perdis le cœur. Lorsque je sortis le voir, il y avait un chameau comme je n'en avais jamais vu, avec sa tête et ses dents canines, la bouche ouverte et menaçante. Par Dieu, il aurait fait de moi une bouchée, si j'avais refusé. C'est pourquoi j'ai rendu à l'homme son droit. » On observa : « Cela fait aussi partie de la magie de Muhammad ! » (Ibn Hichâm, *Sîra*, p. 257 ; Balâdhurî, *Ansâb*, I, 128-9).

Ibn Ubayy.

A Médine il y avait deux tribus sœurs mais rivales : Aws et Khazraj. Depuis des généra-
tions, les guerres intestines les ensanglantaient. Ibn Ubayy appartenait aux Khazraj.
Ibn Hichâm (*op. cit.*, p. 411) précise : « Ni avant Ibn Ubayy, ni après lui, jamais les Aws
et les Khazraj ne se sont mis d'accord, jusqu'à l'avènement de l'Islam, pour obéir à une
seule personne, à la seule exception d'Ibn Ubayy lui-même. » Cette popularité n'a pas dû
être possible sans un caractère supérieur, un sens de la justice impartiale, etc. Pourtant
ce même Ibn Ubayy est connu dans les annales islamiques comme le « chef de file des hypo-
crites ». Personne à Médine n'a causé à Muhammad autant de souci que lui. Ibn Hichâm
(*op. cit.*, p. 734) rapporte sur l'autorité de 'Aïcha, femme du Prophète, que le plus grand
responsable du scandale où l'on avait accusé la chasteté de 'Aïcha, fut Ibn Ubayy. Toute
sa vie il a cherché à créer des dissensions parmi les Musulmans. Pourquoi ? Peut-être pour
les données suivantes :

Selon un grand nombre de sources, celles entre autres d'al-Bukhârî (*Sahîh*, 79, 20), al-
Tabarî (*Tafsîr*, sur le verset 63/8, et *Ta'rîkh*, I, 1511), Ibn Hichâm (*Sîra*, p. 413, 727) et
al-Suhaylî (*Rawd al-unuf*, II, 51), ce fut à la veille de l'émigration du Prophète à Médine
qu'une résolution avait été prise pour couronner Ibn Ubayy comme roi de Médine, et l'on
avait même passé commande aux orfèvres de la ville pour confectionner une couronne
pour lui. Lorsque les Médinois embrassèrent l'Islam, le projet devint caduc.

Al-Jadd Ibn Qays.

Ibn Habîb (*Muhabbar*, p. 469) et Ibn Hichâm (*Sîra*, p. 360, 894) classent al-Jadd Ibn Qays,
de la tribu de Khazraj, parmi les hypocrites, et ajoutent que c'est lui qui disait ce que rap-
porte le *Qur'ân* (9/49) : « Donne-moi congé, et ne me mets pas en tentations. »
Le fait suivant retiendra notre attention pour expliquer son comportement : Ibn Hichâm
(*Sîra*, p. 309) et al-Balâdhurî (*Ansâb*, I, 346) rapportent ceci : Lors de la célèbre convention
d'al-'Aqaba, à la veille de l'Hégire, au moment où 72 personnes prêtèrent serment au Pro-
phète, celui-ci nomma un chef pour chacun des 12 groupements des Médinois. Parlant de
la tribu des Banû Salama nos sources (Ibn Sa'd), disent que le naqîb (chef) en fut Bichr Ibn
al-Barâ' Ibn Ma'rûr. Sa nomination eut lieu dans les circonstances suivantes : Le Prophète
demanda à ces gens : « Qui est votre actuel chef ? » — « Al-Jadd ibn Qays, malgré son avarice »,
dirent-ils. Le Prophète reprit : « Mais quelle maladie serait pire que l'avarice ? Votre chef
sera ce blond, aux cheveux crépus, que voici, Bichr ibn al-Barâ. »

Le moine chrétien Abû 'Amir.

Abû 'Amir appartenait à l'autre clan médinois, aux Aws. (1) Son fils, Hanzala, avait
embrassé l'Islam avec empressement. Tout jeune, ayant passé seulement la première nuit
avec son épouse, il n'eut pas le temps de prendre son bain rituel avant de courir participer
à la bataille d'Uhud, où il fut tué au petit matin. De la bouche du Prophète, il obtint l'épi-
thète du « Ghasîl al-malâ'ika » (celui que lavent les anges). Le père, Abû 'Amir, prenait part
à la même bataille du côté adverse, et remplissait d'importantes fonctions dans l'état-major.
Après la bataille, il se rendit devant le cadavre de son fils et (selon al-Balâdhurî, *Ansâb*,

(1) Cf. mon article in *Journal of Pak. Hist. Soc.*, VII/4, 1959, pp. 231-240.

I, 329) il dit : « C'est pour cela que je t'éloignais de cet homme (le Prophète) et te menaçais d'une telle mort. Par Dieu, tu possédais de nobles mœurs, et te comportais envers tes parents de la meilleure façon ». Si le bon comportement des enfants est le résultat de la bonne éducation et que la bonne éducation puisse être donnée par des parents eux-mêmes de bon caractère, il faudra supposer qu'Abû 'Amir doit avoir été un homme de caractère louable et estimé. Il avait en tout cas de la curiosité intellectuelle. Malgré le fait qu'il naquit dans une famille païenne, il rencontrait (selon l'*Ansâb* de Balâdhurî, I, 280) les « Gens de l'Écriture Sainte » pour entamer avec eux des discussions et se trouvait attiré par les moines chrétiens. C'est pourquoi il voyagea maintes fois en Syrie et en Palestine en vue de les y rencontrer. Malgré cette tendance religieuse, comment se fait-il qu'il ne put pas s'entendre avec Muhammad et que, tout en étant un moine chrétien, il n'hésita pas à prendre son épée et à participer activement aux combats guerriers, sans cesser cette opposition jusqu'à la mort ?

La chronique d'al-Haytham Ibn 'Adî est aujourd'hui perdue, mais al-Balâdhurî (*Ansâb*, I, 282) nous en a conservé une citation significative. Il dit en effet : « Abû 'Amir avait l'intention de se poser lui-même comme prophète, mais lorsque Muhammad commença sa mission et eut du succès, Abû 'Amir en ressentit de la jalousie. » A son tour Ibn Hichâm (*Sîra*, p. 411-2) nous conserve d'autres détails de ce qui semble être le même fait. Il dit que, lorsque Muhammad émigra à Médine, Abû 'Amir se rendit auprès de lui, et la conversation suivante eut lieu :

Abû 'Amir : Qu'est-ce que cette religion que tu as apportée ?
Muhammad : Le hanîfisme, religion d'Abraham.
Abû 'Amir : Mais c'est ma religion à moi.
Muhammad : Non, pas du tout.
Abû 'Amir : Mais si, c'est toi, Muhammad, qui y as ajouté ce qui ne lui appartenait pas.
Muhammad : Mais non, au contraire, je l'ai apportée dans sa pureté absolue, sans mélange.
Abû 'Amir : Quant au menteur, que Dieu lui donne une mort à l'étranger, séparé des siens.
Muhammad : Très bien, quiconque ment, que Dieu lui donne ce sort.

Et ce fut Abû 'Amir qui eut ce sort.

Dans son ouvrage *Mohammed et la fin du monde* (p. 28), Casanova nous assure : « De toute façon, se trouve fortifiée notre impression que des Chrétiens acceptaient fort bien au temps de Mohammed — [comme jadis au temps de St Jean, I, 19-28] — la venue du Prophète, venue qui, malgré le silence peut-être intéressé des traditions arabes, est nécessairement et étroitement liée avec le retour du Messie et le jugement dernier. » Il n'y a pas de raison de douter de l'authenticité du récit d'al-Haytham Ibn 'Adî, parce qu'il y a surtout un nombre considérable de récits (Ibn Habîb, *Muhabbar*, p. 130 ; al-Balâdhurî, *Ansâb*, I, 538) qui attestent que cette attente de la venue du dernier prophète se faisait dans le pays des Tamîm, chez les Kinâna, chez les Sulaym, au Yémen, à Médine, etc.

Le Juif Ka'b Ibn al-Achraf.

Il était le chef de la tribu Banû an-Nadîr à Médine. Selon Ibn Hichâm (*Sîra*, p. 552), lorsqu'une nuit on l'appela, il était déjà couché. Sa femme lui dit : Ne descends pas ; je perçois de la méchanceté dans cette voix. Sans attendre de se rhabiller, il se couvrit d'un drap du lit, et répondit à sa femme : « Si l'on invite un homme chevaleresque, serait-ce

pour recevoir un coup de lance, il ne refuse pas. » Le même auteur (p. 351) dit que son père était originaire de la tribu Nabhân, branche des Tayy, mais que sa mère était une Nadîrite de Médine. Malgré cette origine étrangère, — y avait-il des Juifs au sein des Nabhân ? — il devint grand chef des Nadîr et administrateur de leur tribunal de justice. Tout cela suppose, pensons-nous, qu'il était doté de grandes capacités intellectuelles.

Lui non plus ne put collaborer avec le Prophète. Bien au contraire la victoire musulmane à Badr l'affligea au point qu'il composa des poèmes pour chanter la valeur et les mérites des ennemis de l'Islam, et il se rendit exprès à la Mecque pour inciter ses habitants à la préparation d'une guerre de revanche. Pourquoi toute cette haine ? Voici un fait assez éloquent :

Selon Ibn Hichâm (*Sîra*, p. 396), Ibn Kathîr (*Tafsîr*, II, 60) et d'autres, il n'y avait pas d'égalité à Médine chez les Juifs : Si un Qurayzite était tué par un Nadîrite, ce dernier ne payait que la moitié du prix du sang coutumier ; dans le cas contraire, le Qurayzite devait verser le double de ce prix du sang aux parents de la victime nadîrite. Lorsque Muhammad établit une Cité-État à Médine — à laquelle les différents groupements juifs aussi se rattachèrent en tant qu'unités fédératives — le Prophète ordonna l'égalité des droits et des devoirs de tous les citoyens juifs. Commentant le verset du *Qur'ân* (5/44), Muqâtil (*Tafsîr*, MS. Hamidié, Istanbul) nous rapporte ce fait intéressant : lorsqu'on porta un jour devant le Prophète le cas d'un meurtre, il ordonna que le coupable nadîrite payât le prix entier du sang coutumier. A cela Ka'b Ibn al-Achraf, chef des Nadîrites — qui était également chef de leur tribunal et à ce titre recevait une indemnité à titre de salaire — commença à hurler et à dire : Non, nous n'acceptons pas ton jugement et ne nous soumettons pas à tes décisions ; nous continuerons à pratiquer nos anciennes coutumes.

Muhammad Hamidullah.